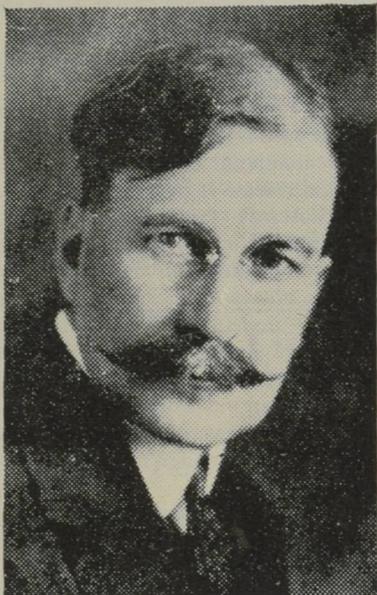


## LES DERNIERS PARUS

par Damase POTVIN



Damase Potvin

*Monsieur le président,*

Paul Bourget a exprimé, un jour, que dans cinquante ans, on ne compterait pas un seul Français qui n'aura pas publié au moins un volume. Et le fait est que du train dont vont les choses, Paul Bourget aura raison. Peut-être pourrais-je me montrer aussi bon prophète que l'auteur du "Démon du Midi" en disant que grâce aux premiers stimulants qu'on a servis en ces dernières années à ceux de mon pays qui se sentent le goût d'écrire, dans soixante-quinze ans, tous ceux qui, au Canada-français, ont appris à lire et à écrire—écrire dans le sens élémentaire du mot—au-

ront publié, au moins, un article de revue. Nous sommes des écrivains-nés, il n'y a pas à discuter là-dessus, comme, d'ailleurs, nous sommes tout naturellement des discoureurs. Un de nos humoristes a dit que là où il y a trois Canadiens-français réunis autour d'une table, on peut enregistrer au moins quatre discours. Et les journalistes sont tous les jours en mesure de constater la vérité de cet adage improvisé. Nous avons la "speechomanie" et nous aurions aussi la "scriptomanie". Quel dicton pourrions-nous inventer sur nos écrivains? Qu'aurions-nous à prédire?

Que si la perspective de la récompense matérielle du prix s'accusait davantage, il y aurait, dans vingt-cinq ans, plus d'auteurs que de lecteurs et, vraiment alors, il faudrait plaindre les auteurs qui n'auraient plus qu'à se préparer—s'ils n'ont que le moyen d'écrire pour vivre—à mourir sur la paille "en pressant tendrement un navet sur leur cœur", comme disait Louis Veillot.

Aussi faut-il absolument compter sur une augmentation beaucoup plus considérable du nombre des lecteurs que sur la multiplication des auteurs.

On a créé un marché pour notre fromage, pour nos fraises de l'Île d'Orléans, pour le sirop et le sucre d'érable de la Beauce, pour les bleuets du Lac-St-Jean, pour la volaille de Charlevoix et pour le saumon de Gaspé et du Saguenay; pourquoi ne pas chercher à en créer un pour les ouvrages des auteurs du Canada Français? C'est bien le moins que nous puissions espérer, nous qui aimons à nous proclamer les premiers en tout et partout, que ce soit dans la production des graines de semence ou dans les plus abstraites manifestations de la trans-métaphysique.

Aussi bien ne cesserons-nous jamais de proclamer que nos classes, à partir du dernier colon ou du plus humble de nos ouvriers, jusqu'au plus lettré de nos professionnels et au plus désintéressé de nos libraires, doivent tout d'abord encourager nos auteurs en achetant leurs ouvrages de préférence à tout autre, en les lisant et en les vendant aux meilleures conditions possible.

Sans cela, serions-nous les premiers dans le "base-ball" et le "hockey", voire même insurpassables dans les "mots croisés", nous serons toujours un décalque de la plus basse des classes du peuple voisin, le peuple à tout faire et à rester toujours "peuple".

On m'a donné, ce soir, pour tâche aussi agréable dans le fond que difficile dans l'exécution de parler des derniers présentés sur nos fonts baptismaux littéraires.

Mon Dieu! par où commencer, d'abord? Et puis, quelle délimitation, dans le temps, faut-il fixer pour qu'un livre soit classé parmi ceux que l'on range dans la catégorie des derniers-nés? Un an, deux ans, six mois? Faisons bien attention de déclarer qu'un livre sera sorti de l'enfance de l'actualité littéraire quand il aura l'âge de raison. . . Même si je prenais la dernière année pour limite, serait-il possible de parler convenablement, dans le cadre d'une déjà pas assez courte causerie, de tous les livres des auteurs québécois parus durant cette année, surtout quand nous avons à faire face à la pléthore du stimulant provoqué par la fondation du Prix David? Si l'on considérait, par exemple, comme derniers-nés tous les ouvrages qui ont été soumis au concours provincial, depuis qu'il est institué, deux ans seulement, j'aurais à faire l'énumération de 150 volumes, sans compter ceux que leurs auteurs n'ont pas voulu enregistrer au concours; et il y en a peut-être plus qu'on ne pense.

Alors, quoi? A quoi peut-on reconnaître les derniers-nés chez nous?

Le printemps de la librairie fleurit en même temps que le printemps marqué au calendrier. . . et je vois une pile de livres accumulée sur mon pupitre; elle menace de s'écrouler, et, à côté, dans un espace libre, j'aperçois, là-bas, au-delà de ma fenêtre, le soleil se disputer avec la pluie au-dessus du large horizon de la vallée de la rivière Saint-Charles. Le temps, la nature et le ciel écrivent aussi leurs livres aux pérépéties innombrables. Là, tout est roman; et l'imagination, semble-t-il, appartient aux choses, alors que, quelquefois, hé! hé! elle est pauvre chez les gens.

Et cette pile de livres me sauve, encore que je la contemple non sans quelque effarement. Et voilà qu'en la contemplant, j'ai une idée. "Mon Dieu! qu'elle doit s'ennuyer!", dira un malin N'importe, la voici et elle est d'autant plus facile à présenter qu'on pourrait la croire seule. Tout simplement, je regarderai comme derniers-nés dans notre monde littéraire les volumes que j'ai devant moi, sur la pile de droite, au moment où j'ai écrit ces lignes que je lis. Et ainsi, le hasard des envois que l'on aura fait au modeste publiciste que je suis, sera le juge de ma nomenclature. Que ceux donc qui m'ont ignoré, en ces derniers mois—ou même dernières années—dans leur service de presse, s'arrachent ce qui leur reste de cheveux! . . .

Je prends donc le premier sur la pile; nécessairement, c'est le dernier paru, si l'on en juge par la façon généralement adoptée d'empiler les livres sur son bureau.

Je vous présente donc "La Campagne Canadienne", croquis et leçons, par le Rév. Père Adéard Dugré, s. j. A lire seulement le titre et le sous-titre, on dirait bien une étude. Mais il s'agit d'un roman, oh! roman d'intrigue très simple et qui n'a rien, heureusement, de Ponson du Terrail ou de Ernest Capendu ou encore de Pierre Benoît, qui a eu l'intelligence de publier des romans-feuilletons intéressants pour les concierges sous les apparences de livres sérieux. "La Campagne Canadienne" est ce qu'il y a de mieux, dans le genre, depuis "Jean Rivard", la méthode moderne française du roman régionaliste en plus.

Puis voici la "Géographie Générale", publiée d'après les manuscrits de l'auteur, Emile Miller, par l'abbé Ad. Desrosiers, ouvrage orné de 38 gravures dans le texte et de 32 planches hors texte. Voilà un ouvrage, mi-manuel mi-étude, qu'il serait à souhaiter de voir dans toutes nos bibliothèques scolaires, et aussi dans les autres. Il constituerait, à mon sens, une base solide aux études trop superficielles que nous faisons de la géographie dans nos écoles, où l'on se tient trop, je crois, au pied de la lettre du manuel. Je parle, bien entendu, de mon temps de